

• **Résumé et dispositif narratif**

Le personnage central, le **professeur Lazare**, qui a consacré toute sa vie à l'étude du génome humain, s'isole, lors d'une réception en son honneur, et confie à un jeune journaliste et à trois autres personnes le secret qu'il porte comme une « **blessure muette** » depuis plus de 30 ans.

Le roman nous plonge dans les avancées décisives des **études génétiques du début des années 90** : « se profilait une mainmise presque absolue sur les destins individuels, voire sur l'évolution de l'espèce » (p. 41). En l'occurrence, recherches inédites sur l'ADN de mourants et de morts récents pour établir des marqueurs communs –et donc prédire la mort à brève échéance.

Le personnage de Lazare pourrait donc s'inscrire dans une **lignée romanesque de personnages faustiens** : Balthazar Claës dans *La Recherche de l'Absolu* ; Bouvard et Pécuchet dans le roman de Flaubert ; Frolo dans *Notre-Dame de Paris...*L'onomastique lui confère une dimension mythique, il est celui qui déjoue le temps et la mort. Il est aussi celui qui refuse le hasard, qu'il entend dominer par le pouvoir de la science.

C'est dans ce cadre que prend naissance son amour pour **Rachel**, photographe qui s'est portée volontaire pour subir des tests génétiques et ainsi remonter les origines de sa famille anéantie dans les camps et dont le père, unique survivant, s'est évaporé un matin. L'un cherche à maîtriser l'avenir, l'autre à retrouver son histoire familiale. Mais Rachel porte les « marqueurs de mort » sans le savoir, et ce secret va les séparer.

La trame du **récit-confession** (p. 187 : le récit –est-ce vraiment une confession ? –touche à son terme »), tout en s'appuyant sur les recherches génétiques les plus récentes (en témoigne la caution de la postface) exploite donc le **potentiel romanesque de cette matière scientifique** : la quête des origines ; le désir de connaître l'avenir ; l'amour unique, électif, mais impossible.

L'essentiel du récit est constitué par un **récit enchâssé** : comme dans les contes, comme dans de nombreuses nouvelles maupassantiennes, le roman est encadré par un récit premier, qui scande avec insistance le passage du temps : depuis « l'heure est à terme » (p. 11) à « la pendule indique sept heures passées » (p. 187) : le récit du professeur Lazare s'étend sur une soirée et une nuit, comme si, après 30 ans de silence, l'urgence était de transmettre le secret, dans le sous-sol d'un bar que la journaliste de l'Est Républicain Michèle Arriveau compare à la caverne de Platon.

Le **récit enchâssé** lui-même se fait à la 3^{ème} personne, comme si l'on plongeait, au style indirect libre, dans une sorte de flux de conscience. Comme si, également, la voix du narrateur 1^{er} et celle du narrateur 2nd se confondaient. Et l'on peut imaginer que le personnage de Lazare, scientifique toujours en recherche, mais aussi travaillé par le temps perdu, les traces du passé, dont « la chevelure ondulée vibrait avec majesté » (p. 40), n'est pas sans points communs avec l'auteur lui-même.

• **Une fable du temps**

-La double épigraphe place le roman sous le signe du **destin et de la prophétie**.

Dès le 1^{er} chapitre, l'animal tutélaire du récit apparaît, le **corbeau**. Non pas celui de la fable, « dindon de la farce » ridicule et burlesque ; celui du « pays du *nevermore* », plus inquiétant, qui évoque le poème narratif de Poe, à l'intelligence perçante et à la lucidité fantastique. Cela donne une dimension

tragique aux recherches de Lazare, sources de progrès mais aussi de son malheur personnel. La nuit protège les corbeaux, crée une atmosphère menaçante, livrant l'homme à l'oiseau de mauvais augure (au dernier chapitre, le jour se lève, la nuit ne protège plus les corbeaux). S'imprime aussi, par cette expression qui sera récurrente dans le roman, le thème mélancolique du *jamais plus*. Cf. p. 16.

Tout un **bestiaire** peuple le roman, et fait sentir le poids de la mort et de la fatalité : « la mélodie de Rachel était un chant du **cygne** » (p. 114) ; Lazare continue des recherches qui mènent à un « terminus inéluctable », tel le scorpion de la fable « **Le Scorpion et la Grenouille** », qui, « en enfonçant son dard suicide dans le dos de la grenouille », lance « c'est ma nature » (p. 74). Conte du lion et du serpent raconté par Lazare à son oncle Gilbert, où le serpent se confond avec le néant, comme une préfiguration de la mort prochaine (p. 93).

Ces récits ont valeur de **parabole** : Lazare ne raconte pas seulement un destin particulier, il médite sur le **devenir de l'homme dans le temps**. Cf. après l'admission de Rachel dans le panel expérimental :

« Cet épisode, qui n'est pas une fable, possède une morale de la fable : sur la face obscure de la sagesse, abritée sous les certitudes et nourrie dans l'ombre, prospère une étrange faiblesse humaine que l'on nomme l'arbitraire » (p. 65).

-« **Les disparus et son absent** » (p. 57). Si le roman est une fable du temps, c'est parce que la question de la génétique est étroitement liée à celle de l'héritage (« l'hérédité, c'est ce que l'on hérite », p. 56), aux traces que laissent ceux qui ne sont plus là.

Rachel, en effet, ne sépare pas le présent du passé, sa vie de la destinée de ceux qui ne sont plus là ; l'image de la partition musicale constitue une vision poétique et mystérieuse de l'arbre généalogique, mais aussi du séquençage du génome :

« Mais, à ses yeux améthyste, ils vivaient tous quelque part, ils respiraient, soupiraient et commentaient le monde. Le lien qui les rattachait à la sphère des vivants, le dernier lien ténu, c'était elle-même, ultime maillon d'une chaîne démantelée, accord final d'une partition occulte –un concerto privé, *piano ma sostenuto*, à perpétuellement composer et recomposer et dont personne à part elle n'entendrait jamais le thème en mineur » (p. 57).

Lazare, lui, est habité, après la disparition de Rachel, par la silhouette d'une femme aperçue « dans les reflets des larges verres solaires d'une passante en foulard » (p. 185), sur une photographie, et qu'il espère être Rachel. Reflet fragile, incertain, lointain, d'un amour perdu, d'une femme qui infusait l'univers entier du professeur, comme le traduit l'hypallage « jours mauves » :

« Oui, en vérité, la lumière mauve de ses yeux est tout ce qu'il me reste, c'est dans le reflet des jours mauves que chaque matin je trouve le courage de me lever, et c'est dans ce même reflet que chaque soir je me réfugie pour trouver le sommeil » (p. 189).

Il y a une parenté de destins, voire une forme de gémellité, de correspondance, entre Lazare et Rachel. D'ailleurs, l'une des dernières phrases du roman est « Il disparaît », comme si le destin de Rachel préfigurait celui de Lazare. Ne restent plus que les « pavés » teintés de « reflets mauves », qui, comme chez Proust (cf. les pavés de l'hôtel de Guermantes dans *Le Temps retrouvé*) font renaître les sensations passées et portent les traces de ce qui est perdu... mais que seule l'écriture peut retrouver.

-L'influence mystique et allégorique de la **Kabbale** préside à la construction du roman : l'écrivain fait référence au **symbolisme des nombres**, p. 178.

Les acteurs principaux se sont lancés dans une **enquête sur les mystères de la Création**. Lazare est un chercheur, tout à la fois inventeur et explorateur, à la recherche des signes du génome, qu'il entend coder et déchiffrer. Dans le passage où Lazare découvre les photographies de Rachel, les éléments infimes qui composent les photos, ses « grains », forment des combinaisons à déchiffrer, qui semblent porter le sens du monde :

« Le lien avec ses recherches ne lui a bondi à l'âme qu'après un nécessaire mouvement de recul, paupières baissées. Ces grains isolés, et cependant connectés, lui désignaient la voie à suivre pour comprendre le fonctionnement des gènes ; leur enchaînement dans la discontinuité le guidait vers une théorie du murmure et de l'écho ; leur complémentarité dans l'autonomie dessinait une perspective de résonance » (p. 80).

Lazare, a un mentor, son oncle Gilbert, grand lecteur du nombre, du chiffre et du Talmud : il s'agit pour lui, d'une certaine manière, d'accéder à une unité, à un infini, à un principe créateur mystérieux.

• **Le roman des romans**. De même que Rachel et Lazare livrent ici leur chant du cygne, de même, ce roman dissémine les **traces des romans passés**.

Ainsi, la parole de Rachel, saisie au « premier printemps » de l'histoire amoureuse, est comparée à celle des Touaregs : « Le timbre de la sienne était délicatement voilé, comme on dit que s'écoute la parole des Touaregs : l'écho du verbe et la résonance de la phrase tissent le sens au-delà des mots, on entend ce qui vibre et l'on vit de ce que l'on n'entend pas » (p. 56). L'« écho » est plus vaste encore, puisque résonne ici l'univers de **L'affinité des traces**.

Evocant les combinaisons mystérieuses qui forment le vivant, le narrateur convoque l'image mathématique et musicale des « harmoniques », au cœur du roman précédent, **Les Harmoniques** :

« Par essence, la vie est un agencement harmonique particulier, propre à faire vibrer les atomes et à colorer les ondes » (p. 112).

Des mots et des maths consacre un chapitre à la notion d'« harmonique », qui se clôt ainsi :

« La structure intime de notre univers est une vibration essentielle inscrite en chacun de nous. Il n'est peut-être pas absurde de la concevoir comme une sorte de fréquence fondamentale dont nos théories mathématiques, où danse l'écho d'une mélodie parfaite et parfaitement inaccessible, seraient les diaphanes harmoniques » (p. 100).

On retrouve ce thème de l'écho, de la vibration, structurant dans l'imaginaire de G. Tenenbaum. Et à son tour le livre fait vibrer toute l'œuvre.

Le livre fait aussi référence à des événements historiques qui émaillent l'œuvre de G. Tenenbaum : la Shoah, le désir de retrouver trace et mémoire (cf. **Peau vive, L'Ordre des jours**) ; mais aussi l'attentat de Buenos Aires en 1994, qui a lieu juste après la « date symbolique » de la fin du génocide rwandais, et qui tue la chercheuse et amie Elena : or cet événement est au cœur des *Harmoniques* dont une partie de l'action se passe en Argentine.

D'où l'impression que ce livre porte la mémoire des romans précédents et que, comme Lazare, G. Tenenbaum cherche ici à rassembler les fils d'une existence. Mais le roman reste ouvert, Lazare

disparaît et nous laisse avec des reflets incertains qui nourriront notre imaginaire... et notre attente du prochain roman de G. Tenenbaum !

Muriel Claisse

Professeure de khâgne au Lycée Poincaré de Nancy